

MARTIAL ARTS MASTERS • HIVER 2026

ROLAND HABERSETZER

Les enseignements d'une vie consacrée au Budo

Entretien avec Sensei Roland Habersetzer

KARATE • KOBUDO • BUDO • TENGU-RYU

Tout au long de l'histoire du karaté, quelques rares personnalités se sont distinguées non seulement par leur excellence technique, mais également par leur engagement indéfectible à préserver l'esprit et les traditions du Budo. Sensei Roland Habersetzer appartient incontestablement à ce groupe restreint.

Maître de karaté hautement respecté, chercheur accompli et l'un des auteurs européens les plus influents dans le domaine des arts martiaux, il a consacré toute une vie à l'étude des dimensions profondes de la culture martiale japonaise. Son travail dépasse largement le cadre du dojo, associant une recherche historique rigoureuse à une expérience pratique afin de mettre en lumière les principes qui donnent au karaté sa valeur durable.

Depuis plus de cinq décennies, Sensei Habersetzer inspire des pratiquants du monde entier par son enseignement et par l'ampleur de son œuvre écrite, encourageant les artistes martiaux à regarder au-delà de la technique et à embrasser les fondements éthiques, philosophiques et culturels de leur pratique. Son approche reflète l'idéal classique selon lequel la véritable maîtrise ne se mesure pas seulement à l'habileté physique, mais aussi au caractère, à l'humilité et à l'apprentissage permanent.

Dans cette interview exclusive, Sensei Habersetzer partage son parcours personnel dans le karaté, les enseignements qu'il a reçus de maîtres éminents, son point de vue sur l'évolution des arts martiaux modernes et les principes qui continuent de façonner sa compréhension du Budo.

1 — PARCOURS

L'année 2026 marque mon 70e anniversaire de pratique des arts martiaux. Tout a commencé par le judo et a rapidement évolué vers le karaté. En fait, dès que j'ai appris l'existence de cet « art de la main vide », après son introduction au dojo parisien de Sensei Henry Plée (1923-2014), je me suis intéressé à cette discipline. Ce dojo fut le premier en Europe dans les années 1950, il y a donc très longtemps lorsque je regarde aujourd'hui en arrière... Et j'étais l'un des élèves pionniers de cette époque !

Dans combien de styles de karaté ou d'autres arts martiaux avez-vous pratiqué ?

J'ai commencé par le judo et le ju-jitsu. Puis, lorsque l'occasion s'est présentée, j'ai découvert le karaté. À l'époque, le nom même de « karaté » n'était pas encore connu dans les dojos. Dès que j'ai découvert de quoi il s'agissait, je suis passé au karaté, exclusivement et avec passion.

J'ai commencé par le karaté Shotokan, puis j'ai connu une courte période de Wado-ryu après mes premiers stages passionnants avec Sensei Mochizuki Hiroo. Je suis ensuite revenu définitivement au Shotokan, car ce que nous connaissions à cette époque fut considérablement enrichi par l'arrivée à Paris des premiers experts de la Japan Karate Association.

Dès le début, cependant, j'étais curieux de toutes les disciplines martiales que la culture extrême-orientale pouvait offrir. Au cours de mes voyages en Chine, à partir de 1975, j'ai également étudié certains styles de boxe chinoise, ou Quan-fa et Kung Fu, notamment le Wing Chun et le Hung Gar.

Qui furent vos premiers enseignants ?

Ce fut Sensei Henry Plée. Il fut également le premier professeur de nombreux autres futurs Sensei qui quittèrent ensuite son dojo parisien pour enseigner dans leurs pays respectifs, partout en Europe et en Afrique.

Par la suite, j'ai vu plusieurs experts japonais pratiquer lors de stages, toujours invités par Sensei Plée, mais je ne me suis jamais attaché à aucun d'entre eux. Quelque chose me gênait instinctivement.

Ils étaient certes tous d'excellents techniciens, chacun dans leur style, et des combattants incontestables, mais où était le sens de leurs démonstrations, au-delà du fait de nous encourager à les imiter physiquement et servilement ?

J'ai toujours senti qu'il devait y avoir quelque chose d'autre à atteindre au-delà de la technique, même si la technique elle-même était séduisante.

Mais j'ai eu la chance de compléter ma formation auprès de deux Sensei exceptionnels : Ohtsuka Tadahiko (1940-2012) et Ogura Tsuyeyoshi (1924-2007), que j'ai souvent invités à enseigner des stages chez moi, en Alsace, et que j'ai également retrouvés au Japon.

Le premier était un chercheur infatigable des origines du karaté et l'auteur des premières publications consacrées au Bubishi, qu'il m'a demandé de faire connaître en Europe. Il était également suffisamment intelligent pour comprendre que le karaté, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, doit continuer à s'adapter aux circonstances contemporaines.

Sensei Ohtsuka fut attiré par le sens que je voulais donner à ma propre création, que j'avais achevée plus de trente ans auparavant et que j'avais appelée « Tengu-ryu Karatedo ».

Le second était un traditionaliste fervent, formé dans le Goju-ryu originel, de tradition Yamaguchi Gogen Sensei. Cependant, conscient qu'il approchait de la fin de sa vie, il me témoigna sa confiance en m'attribuant, il y a vingt ans, le titre de Hanshi, 9e Dan, mais surtout celui de Soke de mon style « Tengu ».

Cela était beaucoup plus important pour moi que de recevoir un 10e Dan. Ogura Sensei avait ainsi validé la légitimité de ma propre voie, et Sensei Ohtsuka fit ensuite de même. Je crois même que ce qui m'est arrivé en 2006 est unique pour une personne non japonaise.

« Je serai toujours redevable au Japon de m'avoir engagé sur cette voie et de m'avoir appris à la parcourir. Mais je dois à mon esprit occidental d'avoir pu y vivre ma vie d'adulte. »

Pouvez-vous nous raconter quelques histoires intéressantes de vos débuts dans le karaté et nous faire part de quelques anecdotes concernant vos professeurs ?

Le karaté de cette époque n'avait rien à voir avec ce que nous voyons aujourd'hui, qui n'en est qu'un pâle reflet. Je suis certain que j'aurai l'occasion d'y revenir. Mais je peux vous raconter une anecdote dont je me souviendrai jusqu'à la fin de ma vie, comme si elle s'était produite hier.

Un jour, alors que j'étais encore un jeune adolescent, je me suis rendu à Paris dans l'espoir d'être présenté à Monsieur Henry Plée. Il m'accueillit avec beaucoup de gentillesse, et aussi avec une certaine curiosité envers ce jeune homme qui lui avait dit pratiquer le karaté à 500 kilomètres de Paris, alors qu'il n'avait jusqu'alors « vu » cette pratique que dans un petit livre contenant quelques photographies.

Il me fit entrer dans son dojo, où se déroulait un cours d'une vingtaine de ceintures noires. Il interrompit le cours. Je venais de découvrir avec stupéfaction la violence d'un entraînement dont je ne savais absolument rien.

Il me présenta, vêtu de mon keikogi de judo et portant une ceinture blanche, puis me demanda de leur montrer un kata. Ce fut comme si le ciel me tombait sur la tête. Tout le monde s'assit et je me retrouvai « seul au monde ». Je n'avais jamais vu que des photographies statiques d'un kata Heian.

Alors je me lançai. Je décidai de me jeter corps et âme dans une série d'imitations des photographies d'un petit ouvrage intitulé Karate Through Images, que je connaissais par cœur.

Je ne sais pas ce que pensaient les personnes autour de moi.

Je poussais mon kiai comme si ma vie en dépendait, entre des mouvements saccadés exécutés de toutes mes forces. J'avais oublié où je me trouvais. J'étais seul sur le tatami, combattant une horde de guerriers sauvages. J'étais « dans » chacune de mes techniques.

Retour en yoi. Un salut. En sueur. Le cœur battant à tout rompre. Le souffle coupé. Et la peur d'être ridiculisé.

Puis, dans un silence impressionnant, le verdict du maître des lieux tomba : « C'est bien... mais c'est complètement faux. »

Il le dit avec un sourire.

Cela me parut parfaitement juste. En quelques mots, tout était résumé : je n'aurais pas pu faire mieux avec ce qu'on ne m'avait jamais montré, mais j'avais réellement donné le meilleur de moi-même, corps et âme, avec toutes mes tripes. Et n'était-ce pas là l'essentiel ?

Chaque fois que je fais passer un grade, depuis le premier jour où je me suis assis derrière une table de jury, je me souviens de cette première leçon qui m'a été donnée. J'essaie de comprendre l'esprit dans lequel une technique est exécutée avant de pinailler sur un détail de forme, qu'il est toujours facile d'améliorer lorsqu'on vous a intelligemment corrigé.

Ce jour-là, à Paris, j'ai soudain été frappé par le cœur même de la pratique : la sincérité dans le mouvement, l'engagement total et la volonté de combattre pour survivre.

Cela a changé ma vie. Ce fut la première leçon de mon premier Maître.

2 — UNE VIE D'ÉCRITURE ET DE TRANSMISSION

J'ai cessé de les compter il y a longtemps ! Mais je dois avoir publié environ une centaine de titres, en France, chez Budo Éditions, maison d'édition dirigée par Thierry Plée, le fils de Sensei Henry Plée, ainsi qu'en Allemagne.

Bien sûr, je ne compte pas les ouvrages parus dans de nombreux autres pays, dont la plupart ont été copiés illégalement. Depuis, Internet et les réseaux sociaux ont considérablement amplifié cette pratique peu élégante du « copier-coller », sans jamais fournir la moindre référence.

Cette pratique a atteint son paroxysme avec le pillage de mon Encyclopédie des arts martiaux de l'Extrême-Orient, un ouvrage de 1 100 pages publié pour la première fois en 2000 et que j'ai actualisé en 2025. Les gens y « puisent » abondamment sur Internet.

Il faut également ajouter les centaines d'articles de fond publiés dans de nombreux magazines.

Je n'ai pas seulement communiqué et enseigné dans le domaine technique. Plusieurs générations de pratiquants ont commencé ou poursuivi leur formation avec mes manuels, que ce soit en judo, karaté, kobudo, kung-fu, iaido, tai-chi, chi-kung, self-défense, ninjutsu, etc.

Plus tard, j'ai également publié un manuel consacré au tir au pistolet. Les « exercices de tir » que j'avais appris lors de stages avec des spécialistes en Suisse puis aux États-Unis ont intégré ma vision personnelle de « l'art de la main vide ».

J'ai publié sur pratiquement tous les arts martiaux, mais je me suis toujours fermement démarqué des publications à connotation de « sports de combat ».

Mes livres ont toujours été illustrés de milliers de petits dessins, des dizaines de milliers au total, que j'ai réalisés pendant des heures et des heures avec un petit stylo et de l'encre de Chine. Ces dessins sont restés ma marque de fabrique et sont encore aujourd'hui préférés par beaucoup de

lecteurs, malgré l'apparition d'autres manuels présentant de magnifiques photographies en couleur.

Certains de mes livres sont consacrés à la culture et à l'histoire qui ont façonné les arts martiaux au fil des siècles. J'ai toujours défendu l'idée d'une « culture Budo ».

Et tout cela a commencé avec mon premier livre, publié en 1968, à une époque où les informations disponibles étaient encore très rares. Tout était écrit à la main, bien avant les possibilités offertes par les ordinateurs.

Tout cela s'est déroulé parallèlement à mon activité professionnelle d'enseignant dans un lycée, où je préparais mes élèves à l'université dans des conditions qui n'avaient rien à voir avec les équipements disponibles aujourd'hui. Et cela s'est également déroulé parallèlement à une vie familiale que j'ai pu préserver grâce au soutien indéfectible de mon épouse, Gabrielle.

Quel combat nous avons mené ensemble !

Étiez-vous naturellement doué pour le karaté ? Les mouvements vous venaient-ils facilement ?

J'ai toujours été tellement avide d'apprendre, physiquement comme mentalement, que je ne me souviens pas que quoi que ce soit ait constitué un obstacle à ma progression. La chose qui m'a paru la moins naturelle fut cependant de comprendre et d'acquérir le kime, c'est-à-dire la concentration de l'énergie au point d'impact d'une technique.

Comment votre expression personnelle du karaté a-t-elle évolué au fil des années ?

Les quarante premières années furent entièrement consacrées à progresser sur la voie du karaté classique, du moins tel qu'il était connu à cette époque. J'ai suivi les enseignements avec beaucoup de fidélité.

J'ai régulièrement enseigné le karaté, le kobudo et le tai-chi dans mon dojo de Strasbourg, où des milliers d'élèves sont passés. Je n'ai jamais compté le nombre de ceintures que j'ai décernées.

Les trente années suivantes ont conduit à la formation de ma propre conception de l'art de la main vide, que j'ai appelée « Tengu-ryu Karate-do ».

J'ai choisi ce nom afin de préserver sa signification traditionnelle en tant que véritable art martial, Bu-do, au-delà du Bu-jutsu : faire émerger la violence qui peut sommeiller en soi, apprendre à contrôler et à gérer cette violence, afin qu'un jour elle puisse être abandonnée et que soit découverte la voie vers la paix.

Et partager cette découverte.

3 — ENSEIGNER ET APPRENDRE

L'enseignant doit être convaincu et sincère envers ceux qui lui accordent leur confiance. Et même si, évidemment, il ne peut pas avoir réponse à tout, il doit prendre le temps de réfléchir aux questions qui lui sont posées et ne pas prétendre tout savoir.

Quant à l'élève, il doit faire confiance à son professeur et se donner le temps de comprendre l'enseignement qui lui est transmis. Si cela lui est difficile, il doit être prêt à changer d'enseignant afin de rester pleinement en accord avec sa propre compréhension et ses propres principes.

Avec tous les changements techniques intervenus au cours des dernières décennies, pensez-vous qu'il existe encore des styles de karaté « purs » ?

Quelques très petites organisations préservent encore la pureté de leurs styles d'origine, principalement à Okinawa. En fait, elles sont souvent mieux développées à l'extérieur du Japon. Mais face à la vague actuelle des styles mélangés, sous prétexte de rechercher l'efficacité, mais aussi souvent par ignorance, ces organisations qui s'accrochent à la tradition risquent de disparaître.

Pensez-vous que les différents « styles » soient réellement importants dans l'art du karaté ?

Tous les styles dont les racines remontent à plus d'un siècle méritent de l'intérêt, au moins pour tel ou tel aspect de leur enseignement, et méritent donc de survivre.

Il est important que le choix de chacun, fondé sur son tempérament, ses capacités physiques et sa compréhension au fur et à mesure qu'il avance en âge, puisse continuer à exister.

Mais, encore une fois, face au tsunami des « styles sportifs », rien ne garantit leur avenir.

4 — KARATÉ, SPORT ET ART MARTIAL

Je n'ai rien à dire à ce sujet, si ce n'est que tout ce bruit et tout ce battage médiatique, dans un monde marqué par la surenchère et l'argent, n'ont rien à voir avec « mon » univers martial, tel que je le comprends et tel que j'essaie de le transmettre dans mon enseignement au Dojo, dans mes livres et à travers ma création, « Tengu ».

Chaque jour, ils semblent accentuer un peu plus sa dégradation programmée. Internet et les réseaux sociaux aggravent sérieusement le problème.

Le karaté est aujourd'hui souvent considéré comme un sport. Êtes-vous d'accord avec cette définition, ou s'agit-il selon vous d'un art martial et d'un système de self-défense ?

Comme je l'ai dit précédemment, en soixante-dix ans j'ai vu beaucoup de choses changer — triste « privilège » de l'âge.

Sur de nombreux aspects de la vision des arts martiaux qui m'a enthousiasmé et engagé sur cette voie lorsque j'ai commencé, je suis loin de pouvoir me considérer comme une référence.

Je suis conscient que ce que je dis et écris aujourd'hui est devenu inaudible, presque incompréhensible. C'est pourquoi j'ai décidé désormais de me limiter à ma pratique personnelle, en réduisant strictement mes contacts avec un monde extérieur qui ne peut que m'attrister, avec le sentiment d'avoir suffisamment donné.

Je n'ai pu que regarder, impuissant, un « art martial » devenir un « sport de combat », ou, comme j'aime à le dire, un « geste d'origine martiale ». Un changement qui s'est produit avec l'inertie confortable, voire la complicité, de beaucoup de ceux qui l'ont laissé faire.

Pensez-vous avoir encore du chemin à parcourir dans vos études ?

« Kyu-do-mu-gen » : la Voie ne connaît pas de limites. C'est un ancien principe utilisé dans le Budo.

Pour continuer à le vivre pleinement, il est nécessaire de rester curieux de tout ce qu'il peut apporter à chaque instant de la vie et, par conséquent, de continuer à chercher.

Comment voyez-vous le karaté en Europe et dans le reste du monde aujourd'hui ?

Il a pris deux directions. Il a commencé aux États-Unis et s'est rapidement répandu dans le monde entier, jusqu'au Japon. C'était inévitable. Il n'est plus possible de revenir en arrière.

Le Koshiki-karate, le karaté ancien et le karaté sportif vivent désormais chacun leur propre vie. Mais, comme vous l'aurez compris, je ne me préoccupe pas de la dynamique ni de l'avenir de ce dernier.

5 — KOBUDO ET MAIN ARMÉE

Le principe de la main armée... J'ai souvent cité Sensei Maasaki Hatsumi, du Ninjutsu : « Bougez avec une arme comme si vous n'en aviez pas, et inversement. » Parce que cela dit tout.

En réalité, le corps tout entier est une arme (Karada-no-buki), que les mains soient ou non prolongées par une arme telle que le Sai, le Nunchaku, le Tonfa, ou même une arme à feu.

Cette dernière est une pratique que, bien entendu, j'ai ajoutée en dehors du Dojo au contenu que j'enseigne à certains élèves de haut niveau, et que j'ai appelée « Tengu-ryu Hojutsu ».

Alors oui, la pratique du Kobudo classique peut être bénéfique, tant physiquement, par le développement de la force et de la coordination, que mentalement. Mais elle n'est pas indispensable. En fait, de nombreux pratiquants se dispersent trop au lieu de concentrer leurs efforts.

En quoi le karaté diffère-t-il des autres méthodes martiales lorsqu'il s'agit d'appliquer les techniques dans une situation de self-défense ?

Le karaté n'est pas différent, à condition de ne pas se limiter aux techniques validées par les sports de compétition mais qui sont inadéquates pour la self-défense, où l'efficacité doit être recherchée dans le monde réel.

Et souvenez-vous de l'arsenal complet et impressionnant que peut offrir le karaté traditionnel (Koshiki-karate), hérité des anciennes connaissances chinoises concernant l'utilisation du corps pour frapper directement les points vitaux de l'adversaire (Kyusho). Cela est rappelé dans l'ancien ouvrage Bubishi. À cet égard, le karaté est à égalité avec tout autre art martial.

Lorsqu'on enseigne l'art du karaté, quel est l'élément le plus important : la self-défense ou le sport ?

Tout dépend de ce que vous considérez comme le plus important dans la vie : briller un instant aux yeux d'un public grâce au karaté sportif, ou acquérir humblement et sérieusement les compétences nécessaires pour avoir une véritable chance de survivre à une confrontation réelle.

C'est là la supériorité évidente du Koshiki Karate.

6 — LA PRATIQUE AU FIL DE LA VIE

Je pense que cela dépend de chaque individu, je veux dire de l'approche que chacun peut avoir de sa pratique tout au long de sa vie. Cela dépend de son tempérament et de son évolution mentale avec le temps.

Ceux qui sont immédiatement attirés par la compétition sportive consacreront autant de temps que possible aux exercices destinés à la confrontation avec un adversaire et évalués selon les règles de l'arbitrage, c'est-à-dire à toutes les formes de Kumite.

D'autres rejetteront cette approche dès le départ, choisissant de se concentrer uniquement sur les Kata. Nombreux sont ceux qui souhaitent s'en tenir exclusivement à la pratique des Kata, en

ignorant l'aspect Kumite. C'est sans doute également une exagération.

Cela dépend aussi du temps disponible, de l'âge, du caractère et de cette attraction de « fumée et de miroirs » qu'exerce le podium.

Avez-vous un conseil général à transmettre aux pratiquants en général ?

Avant tout, donnez-vous du temps. Ne vous précipitez pas et n'ayez pas d'idées préconçues. La voie des arts martiaux est une voie de maturation physique et mentale.

Le problème est que les jeunes, ainsi que les personnes plus âgées qui commencent tout juste, veulent progresser rapidement. Et si les choses ne se passent pas aussi vite qu'ils le souhaiteraient, ils passent à autre chose. Ils le font sans réfléchir, sans même essayer de comprendre ce type de comportement, qui influencera pourtant tous les aspects de leur vie.

Quels considérez-vous comme les changements majeurs intervenus dans l'art depuis vos débuts ?

C'est ce que je viens de mentionner. Dans le passé, pour la plupart de ceux qui « tombaient » dans les arts martiaux, comme moi — même si je dois reconnaître qu'ils n'ont jamais constitué la majorité — il existait cette idée que l'on s'y engageait pour longtemps, peut-être pour toute la vie.

Aujourd'hui, nous vivons dans une civilisation superficielle de performance instantanée, de zapping, d'apparences et de « tout, tout de suite ».

Avec qui auriez-vous aimé vous entraîner mais que vous n'avez pas pu rencontrer, vivant ou mort ?

Personne. Les personnes que j'ai rencontrées sur mon chemin m'ont largement ouvert les yeux sur les éléments essentiels que j'avais besoin de connaître pour avancer. Je n'ai donc jamais ressenti le besoin de me disperser en apprenant de multiples disciplines.

Que diriez-vous à quelqu'un qui souhaite commencer le karaté ?

Prenez le temps de choisir un bon « Sensei », au sens traditionnel du terme. Pas un coach, un entraîneur sportif ou simplement un champion dans une catégorie donnée.

Sinon, vous avez fait votre choix dès le départ en privilégiant les distinctions extérieures et les podiums, « l'ego », plutôt qu'une recherche intérieure, le « soi ».

Cette dernière prendra infiniment plus de temps, sans la récompense finale de la reconnaissance extérieure qui flatte l'ego.

7 — PHILOSOPHIE ET VOIE DU BUDO

La foi dans la direction qui m'a attiré lorsque j'ai commencé le judo à l'âge de 14 ans.

Tout d'abord, lorsque j'étais scout adolescent, il y eut ce message de Lord Baden-Powell, fondateur du mouvement scout, qui résonna en moi il y a 70 ans : « Essayez de laisser ce monde un peu meilleur que vous ne l'avez trouvé en y entrant. » C'était un projet, un défi.

Puis, lorsque j'ai débuté le judo, j'ai été frappé par la belle maxime de son fondateur, Kano Jigoro : « Amitié et prospérité mutuelle. »

En réalité, je considérais ces deux éléments comme deux « leviers » susceptibles de faire une différence dans nos sociétés, et sur lesquels je voulais exercer une influence au cours de ma propre vie, même à mon modeste niveau. Je voulais essayer de le faire.

À cela, j'ajouterais la sagesse que j'ai apprise plus tard aux États-Unis lors de mes formations au tir, formations que j'ai volontairement suivies après 1994 en Arizona (Gunsite), au Texas (Thunder Ranch), dans le Missouri chez Springfield (Smith & Wesson), au Colorado (HK), ainsi que dans les meilleurs centres de formation de la police américaine.

J'ai suivi ces formations afin de compléter mon éducation martiale : « main vide – main armée ». Elles m'ont enseigné une parcelle de sagesse qui nous rappelle : « Si vous n'êtes pas d'accord avec quelque chose, faites quelque chose pour le changer. »

Ce sont les trois principes de comportement qui m'ont inspiré tout au long de ma vie.

Les arts du Budo, lorsqu'ils sont correctement compris, peuvent constituer un puissant levier pour atteindre ces objectifs. Une idée puissante qui a donné un sens à ma vie.

Quelle est la base philosophique de votre pratique du karaté ?

Retrouver le sens authentique des arts martiaux : apprendre les moyens d'un combat possible afin de conduire vers la non-violence.

C'est une contradiction apparente que le visage actuel de ce que nous continuons à appeler « arts martiaux » n'essaie même plus de résoudre. Ce que l'on nous montre aujourd'hui constitue une véritable imposture intellectuelle.

C'est ce que j'exprime dans mon « Tengu-ryu Karate-do » et dans sa devise centrale : « Ne pas combattre, ne pas subir. »

Avez-vous une expérience particulièrement marquante du karaté qui soit restée une source d'inspiration pour votre pratique ?

J'ai découvert, à travers quelques expériences violentes, qu'il est essentiel de conserver une réactivité explosive au départ, en réagissant comme un animal, et de garder le contrôle à la fin de la séquence, comme un être humain.

Cela n'a rien à voir avec un réflexe primitif. C'est beaucoup plus simple que de laisser les choses aller trop loin par manque de contrôle.

Dans la pratique actuelle des arts martiaux, c'est souvent l'inverse. La réactivité explosive, le « flash » qui consiste à prendre immédiatement sa garde dans le code mental « rouge », peut souvent mettre fin à un potentiel d'agression en décourageant celle-ci.

Après toutes ces années d'entraînement et d'expérience, pourriez-vous expliquer le sens de la pratique du karaté et des arts martiaux en général ?

Que puis-je ajouter à ce que j'ai dit à la question 24 ? J'ajouterais seulement qu'il faut se donner les moyens d'y croire et de s'accrocher à cet idéal, envers et contre tout.

Bien sûr, ce n'est pas facile aujourd'hui. Il faut rester « droit » dans ses convictions et dans son comportement. Le terme japonais est Tatsujin.

Comment les pratiquants peuvent-ils approfondir leur compréhension de l'aspect spirituel de l'art ?

En découvrant les « vertus martiales » qui se trouvent derrière l'obsession de la longueur de « l'épée », et en se donnant le temps nécessaire à cette découverte. Le respect de la vie, l'humilité, la modestie, etc.

L'idée de « l'épée et de la vertu » est que l'épée doit rester « un trésor dans son fourreau », où elle est maintenue par les vertus humaines acquises grâce à la pratique.

Le sujet est immense et je l'ai souvent abordé dans mes écrits. C'est l'approche fondamentale de la véritable richesse des arts martiaux authentiques.

Il faut se souvenir que les plus célèbres maîtres d'épée du Japon ancien furent à l'origine d'une prise de conscience nouvelle et simultanée, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles : la maîtrise de l'épée peut, et doit, être utilisée pour autre chose que tuer.

Aucun Budoka encore digne de ce nom ne peut ignorer ces vies exemplaires, et leur mémoire mérite de perdurer et d'être transmise au-delà de notre époque, où le terme « martial » continue d'être dilué jusqu'à devenir un non-sens absolu.

Cela est particulièrement vrai au milieu de l'ignorance culturelle de beaucoup de ceux qui pensent pratiquer ces disciplines.

Pourtant, avec un minimum de perspective historique, si souvent oubliée, il n'a jamais été nécessaire de dégainer l'épée pour gagner un combat.

Y a-t-il quelque chose qui manque dans la manière dont les arts martiaux sont enseignés aujourd'hui par rapport à l'époque où vous avez commencé ?

Précisément : ce mépris total du concept d'« épée et vertu ».

Les pâles imitations de techniques existantes, efficaces ici ou là, ont oublié le but ultime du Budo.

Elles ne sont en réalité rien de plus que des caricatures : une marque d'ignorance et une insulte au désir des Anciens de transmettre leurs connaissances dans le but de créer l'harmonie au sein d'une société pacifique.

Certes, il s'agit d'une vision idéalisée, mais d'une vision dont nous aurions tous quelque chose à gagner.

Puis-je vous demander quelles sont, selon vous, les qualités les plus importantes d'un pratiquant de karaté accompli ?

En ce qui concerne ma vision du karaté : la patience et l'humilité, par opposition à cette obsession de gagner des médailles.

Cette approche ne m'a jamais intéressé et mon opinion ne peut être considérée comme une référence dans ce domaine, comme je l'ai déjà indiqué.

Quels conseils donneriez-vous aux élèves concernant l'entraînement complémentaire, comme la course, la musculation, etc. ?

Rien de tout cela n'est indispensable. Ceux qui pensent le contraire feraient bien de rester raisonnables dans ces domaines, qui peuvent au mieux être complémentaires et peuvent devenir trompeurs ou dangereux lorsqu'ils sont pratiqués à l'excès.

La pratique unique et incessante de la technique, imprégnée de l'esprit du mouvement, est plus que suffisante. Elle permet également de s'adapter, d'écouter son corps et de tenir compte des avertissements liés à l'âge.

Quels sont, selon vous, les attributs les plus importants d'un élève ?

La capacité à être attentif avec patience et à faire confiance à l'enseignement choisi.

Autrement dit, faire confiance à la personne que nous estimons la mieux placée pour le dispenser. Cela repose sur ses connaissances réelles, ses méthodes d'enseignement adaptées et ses qualités humaines, aussi bien dans le Dojo que dans la vie quotidienne.

Il faut noter qu'il existe souvent une trop grande différence entre les deux.

8 — QUEL AVENIR POUR LES ARTS MARTIAUX ?

Nous avons déjà une division entre les différentes formes de pratique et cette division ne peut que s'accélérer.

Au cours des cinquante dernières années, deux directions distinctes sont apparues : d'un côté, le sport, la superficialité et le bruit ; de l'autre, un travail discret, intérieur et sans publicité.

Malheureusement, c'est le battage médiatique entourant la première direction qui marginalisera progressivement et définitivement la seconde.

Même si, comme je le sais parfaitement, quelques petites structures, ici et là, tentent encore de résister à cette vague, constamment amplifiée par l'ignorance, pour ne pas dire la stupidité.

Quelques structures vieillissantes, où les membres les plus âgés diminuent inexorablement et où la jeune génération est malheureusement devenue rare, hormis un aspect récréatif qui ne les prépare pas à une découverte plus profonde, sont envahies par des athlètes.

Ces athlètes profitent des systèmes toujours plus nombreux, car les avantages qu'ils peuvent y trouver sont incomparables.

En rejoignant les rangs des autres sports, le karaté est devenu une activité banalisée, exclusivement centrée sur la performance physique et une chorégraphie spectaculaire et séduisante ressemblant à des numéros de cirque, au prix d'une perte définitive de sa substance. C'est un autre monde.

Lorsque vous voyez le niveau de ceux qui prétendent représenter le karaté sur les réseaux sociaux et la prétention de leurs tutoriels, pour reprendre une expression de chez nous en France, cela suffit tout simplement à faire pleurer les anciens. Mais le mal est fait.

La voie martiale a toujours été, par essence, un chemin étroit, qu'il faut emprunter avec force et constance.

Qui peut encore penser à cette voie étroite des arts martiaux « d'autrefois » au milieu de tout le bruit médiatique abrutissant qui encourage la frivolité, avec ses récompenses, et détruit ce qui reste de pensée constructive ?

Ce que je vois aujourd'hui, du moins dans la grande majorité des formes que l'on continue impunément à appeler « martiales », n'est plus guère que l'ombre de ce qu'elles étaient censées être.

Les anciens maîtres authentiques les avaient construites afin qu'un jour elles conduisent à la paix, en soi et autour de soi.

C'est cet objectif que nous devrions expliquer à nos jeunes, plutôt que de les habituer à des images de violence, même sous prétexte de sport.

Cela les conduit, à un âge de plus en plus jeune, à imiter des gestes violents à chaque occasion, jusqu'à aller parfois jusqu'à tuer.

Qui se préoccupe encore de cette dérive vers les confrontations violentes au nom du sport ?

Quel magnifique résultat.

9 — EN GUISE DE CONCLUSION

À ce jour, je suis toujours là pour me rappeler, et vous rappeler, des souvenirs, pour les partager et témoigner d'une profonde transformation qui a affecté nos pratiques.

Je mesure la chance qui est la mienne. J'ai vu tant d'anciens, d'amis proches et d'autres personnes déjà partir... Je souhaite la même chance à ceux qui auront l'occasion de me lire ici.

Puisse-t-elle les maintenir sur la « voie », comme je suis encore capable de le faire.

Malgré les déceptions, qu'est-ce que je n'ai pas rencontré dans ce monde qui prétend à « l'excellence du Budo » : mensonges, pitoyables démonstrations d'ego, hypocrisie, injustice et manipulation ?

Malgré les attaques contre ma position intransigeante, je suis resté fidèle à moi-même.

Pour conclure, j'aimerais utiliser une image familière dans la civilisation chrétienne : je me sens un peu comme un croisé parti combattre au loin pour une cause qu'il croyait juste, demeurant fidèle à son engagement.

Puis il est revenu, des années plus tard, pour vivre le reste de sa vie chez lui, couvert de cicatrices et de blessures qui ne se sont jamais refermées, mais toujours animé par une foi profondément enracinée en lui, qui lui avait permis d'endurer tant d'épreuves au fil des années. Même avec le sentiment d'avoir peut-être mené un combat futile.

Mon propre combat a consisté à chercher à découvrir, comprendre, expérimenter, partager et convaincre les autres de la nature profondément humaine de la voie du Bu-DO.

Je resterai donc jusqu'au bout, revenu chez moi après tant de voyages aux confins du monde et tant de stages dirigés dans tant de pays, comme un simple pèlerin sur ma « Voie du Tengu », celle que j'ai finalement découverte au plus profond de moi-même.

Voici donc mes dernières réflexions au terme de ce qui fut une merveilleuse aventure. Et je souhaite la même chance à tous ceux qui pratiquent un art du Budo.

Mais pour cela, ils doivent laisser le temps passer, un long moment, et comprendre qu'ils doivent rester fidèles à une idée, et non à des êtres humains, aussi séduisants soient-ils, qui ne restent que des êtres humains.

Avec leurs défauts et leurs erreurs, qu'elles soient commises de bonne ou de mauvaise foi.

Les experts en arts martiaux sont comme tout le monde. Seule l'idée positive qui les a motivés tout au long de leur vie mérite d'être transmise. Et cette idée peut en motiver d'autres.

Ainsi, chacun peut participer, avec ses propres moyens, à une société qui protège les valeurs profondément humaines et favorise le progrès. Cela est possible en faisant confiance à la Voie du Bu-DO.

Je ne m'intéresse pas à tout ce qui conduit à la création de champions ou de guerriers égocentriques, performants mais incontrôlés. Cela existe déjà suffisamment de lui-même. Il semble même que les arts martiaux et les sports soient devenus une véritable usine à fabriquer ce genre de personnes...

Miyamoto Musashi, dans son texte Dokodo, disait qu'il fallait rester sur la Voie. Se concentrer uniquement sur la Voie, même si l'on finit toujours par avancer seul, loin de toute validation extérieure...

Comme un Ronin, libre de tout attachement. J'ai fait ce choix et je l'assume.

N'ayant jamais fait carrière dans l'enseignement des arts martiaux, j'ai pu me libérer de toutes les contraintes imposées par les structures organisées et les fédérations de toutes sortes.

Je n'ai jamais eu besoin de compter le nombre de personnes inscrites dans mon Dojo pour gagner ma vie et je n'ai donc jamais eu à composer avec elles. J'ai toujours écrit ce que je voulais écrire,

et non ce qu'un lectorat potentiel aurait pu vouloir lire.

Mais, comme je l'ai dit précédemment, gérer « mon » Budo parallèlement aux contraintes réelles de mon métier et rester présent dans ma vie familiale m'a demandé un effort énorme, à chaque instant de chaque jour, que peu de gens peuvent même imaginer.

Mais c'est fait.

J'aimerais qu'un jour les gens puissent dire cela de moi...

Bien sûr, pour conclure, tout ce que j'ai dit ici n'est que mon opinion personnelle.

Je m'excuse si certains de mes commentaires ont pu offenser, mais...

je n'en changerais pas un seul mot !

Tatsujin...

Je suis trop vieux et trop expérimenté sur la Voie, et j'ai vu trop de choses en 70 ans...

Mais quoi qu'il en soit, je souhaite à chacun de réussir sur la voie qu'il a choisie.

C'est « sa » voie !